

de votre intérêt, vous parlez ainsi bêtement que si vous étiez un citoyen, vieillard et millonnaire. Attendez un peu, je vais en trenté-six mille défri-ter tous ces raisonnemens qu'on pardonnait au perroquet d'un de nos plus anciens bourgeois. D'après vous, maître, parcequ'on est jeune, parcequ'on est pauvre ou point riche il faudroit pas se mêler d'affaires politiques; eh bien: c'est là que je vais vous couper le fillet et vous prouver que c'est tout le contraire. "D'abord les anciens n'ont guère bousiné de se mêler des affaires; leur tems de ce fécond achève, et pourvu qu'ils pussent finir leurs-jours en tranquillité, ils seront toujours prêts (ou moins généralement) à sacrifier l'avenir et le pays à après moi le Diable; c'est pendant la plupart des hommes qui commencent à clintouiller les cinquante ans, ils vont à quia sur ce point. Maintenant passons à l'utile de la richesse; Tout est au mieux dans le meilleur des mondes possibles; s'écrie celui, mais l'homme qui se lève pour se mettre à table et qui sait que tous les jours de sa vie il pourra sans inquiétude boire et manger, dormir, se vêtir, se chauffer et faire charroyer sa nonchalence par un cheval bien gras, bien reluisant et dont la mesure pourrait édimancher cinquante braves-gens ne do pas trempe. Or, maître! pourquoi doit-on gouverner? Ce n'est pas pour maintenir les choses comme elles sont, mais pour améliorer autant que possible la condition des masses. Or, je vous le demande, maître, quels efforts vers la morté feront ceux qui par position doivent penser que tout est au mieux? Que fera pour l'éducation celui qui peut, au moyen de quelque louis dont il ne s'aperçoit pas, faire instruire ses enfans? Il ne sera-t-il pas intrépidement porté même à dire: comme est impayable conciller du St. Thomas qui en plein assemblée déclamaît qu'il falloit bien se garder de faire instruire les enfans des pauvres parcequ'ils copieraient ceux des gens aisés et que cela ne servirait plus à rien d'être gentilhomme. Que fera pour encourager et protéger l'industrie celui qui ne fait travailler que son argent et qui peut faire d'autant mieux l'usurier qu'il y a plus de misère? Que fera pour soulager les charges du peuple celui qui ne les ressent presque pas? Et pourtant, maître, vous savez fort bien que le pauvre doit compter pour quelque chose dans le tems lorsque vient la guerre ou le compte que l'on a à rendre. Et vous, riches y vont quelque fois aussi; mais c'est pour se divertir en habit d'officier-pénion, savonné, nuaqué, pincé, pomadé, curé, et lorsque sifflent les balles on en voit quatre sur cinq se encher défriser les vises gros soldats de la compagnie. Après la victoire, c'est la compagnie du capitaine un tel qui a fait des merveilles, donc il faut accorder terres et pension au capitaine. Que feront donc, maître, pour empêcher la guerre, des gens qui s'en tirent si bien. Je vous n'i donc prouvé, clair comme l'eau d'hiver que l'on doit permettre aux classes travaillantes et à la jeunesse de parler des affaires, puisque ce sont elles qui doivent en profiter plus long-tems l'influence.

— Admettons que les raisons dont quelque poids auprès de vous; mais peuhane, quello affaire avais-tu à discuter avec ces malheureux gamin de ton espèce, sur un sujet comme celui du gouvernement responsable que des hommes âgés et mûrs ont déjà pas mal de peine à comprendre.

— Eh bien, je vas vous dire comment de paroles en paroles nous sommes venus à propos de hêtises, à jaser des ministres et du gouvernement. C'était, comme je vous disais, dimanche après vépres, nous étions quelques jennesse de bon caractère; c'est-à-dire toujours plus disposés à s'amuser qu'à travailler. On proposa de jouer aux maîtres et, comme d'habitude, on voulut intéresser le jeu; mais, je ne sais comment cela se faisait, pas un d'entra nous n'avait un pauvre sou à risquer. C'est ce qui commença la discussion; car j'avoue, maître, et c'est là resté assez raisonnable, qu'on ne pense jamais tout aux affaires publiques que quand les affaires particulières vont mal. Toujours est-il que de raison en raison on demanda pourquoi on ne s'occupait pas de ce qui se faisait qu'entre une dizaine nous n'avions pas le sou et cela sur un beau jeu de dimanche; chacun donna son excuse; l'un dit que non père, qui est, charpentier, s'est

anneté tout l'hiver à faire d'ouvrage et que malgré ça un bon salaire; il en a mille peines à s'acquiescer, c'est pas de belles choses pour le fils aîné comme, autrefois dans les bons tems. Un autre n'a que sa mère qui donne une petite boutique et ne vend presque rien. Un autre est apprenti meublier et comme c'est braché souffrir surtout depuis que le Poulet-Thonson nous a volé le siège du gouvernement il n'a pas la couleur de l'argent depuis bientôt six mois. Quant, ou cinq sont apprentis imprimeurs et vous savez, maître, ce qui en est de ce métier-là, par le tems qui court; les affaires vont assez mal, sans mentir, que les petits diables sont hounêtes par force ou par conscience. Ne sachant sur qui évenier notre misérable responsabilité, nous nous jetâmes sur le gouvernement responsable, à qui on ne manque pas d'attribuer tous nos maux.

— Ah ça, vous êtes fous! à quel rapport; je te demande, peut avoir le gouvernement avec la misère publique.

— Vous allez entendre, maître; les raisons de mes camarades et quoique je les aie combattues de mon mieux je ne suis pas bien certain, sur nouvelle reflexion, d'avoir le bon droit de mon côté.

— Cré mille t'anneaux, disoit l'un, si j'étais le gouvernement j'arrangerais les choses du façon que l'on ne verrait pas tant de misère; mais nous faisons des ministres, pourvu qu'ils gobent leurs mille louis par année, c'est tout ce qu'il leur faut; on en fait toujours la même chose pour changer; on en fait contre les choses quand c'était eux qui sifflaient le magot; mais à présent que ce soudit magot est détourné par des patiboles on ne s'en ressent plus que du vieux tems de jadis.

— Eh bien, que je lui réponds; comment voulez-vous que l'on donner à tout le monde de l'argent et en faire à tout le monde.

— T'es bien égard, qui me réplique; pour un approuit du finitais je te croyais plus débouché que ça. Eh bien les ministres et les membres de la virion t'entendent entendre et dire: aux anglais; Ecoutez, messieurs, n'y a pas de jeu, faut que les affaires changent, sans ça nous désirons, nous, fidélité à la reine; vous nous prenez pour des grosses bêtes ou pour des miradors, n'y a pas de milieu; vous venez nous vendre vos marchandises, vous nous faites payer pour les laisser entrer dans le pays; vous nous faites payer pour les acheter et vous ne prenez presque rien en troque; avec l'argent pillé à la douane, vous payez une année d'officiers publics dont sept sur six sont anglais quoique dans le pays on compte six canadiens comme un anglais; vous fixez vous-même le prix, qu'on n'a rien de notre bourse; c'est sot et c'est injuste. Voulez-vous faire un bourgeois; ou prenez nos bois à l'exclusion des bois étrangers, ou laissez-nous donner nos bois aux étrangers en échange de leurs marchandises ou n'apportez pas de marchandises. Si nous présentais avient un petit grain de bon sens patriotique, ils défendraient à tous les canadiens de faire pour un franc de commerce avec des gens qui ne prennent en paiement que de l'argent dur tandis qu'on pourrait leur donner du travail et quelques produits. Si ça continue encore quelque tems la misère sera si forte que les canadiens, qui ont autre d'eux un sol riche et tout de suite fait pour prospérer, seront forcés de prendre une poche de toile du pays et de s'en aller quêter chez leurs voisins qui ne donnent pas un sou s'ils ne croient pas que ça leur en apportera quatre.

— Oui, que je lui rétorque; l'as raison, mais tu dis des choses dont le gouvernement ne peut pas se mêler. Comment veux-tu qu'il commande aux canadiens ou aux anglais de n'avoir plus de commerce, ça n'a pas de bon sens.

— Ah! tu crois ça, reprend un autre, et pourquoi que le gouvernement ne fait pas donner de l'éducation au petit peuple? alors pour faire prospérer le pays, il n'y aura plus besoin de commander le bien aux gens; mais seulement de leur faire comprendre.

— L'éducation, l'éducation, les gens qui sont toujours à morle dans la bouche. Es-ce que nous n'avons pas les meilleures institutions qui soient au monde?

— Qui nous avons dans les villes et dans quelques campagnes des écoles où l'on peut, en se forçant un peu, devenir à tout coup de riches, de curés, de doctes avocats, de savants docteurs; mais une seule ou un fils d'habitant pour puiser l'instruction qui lui convient, ou un homme qui de bons d'intelligens ouvriers, puisse leur faire ouvrir l'esprit aux les portions de science qui leur sont destinées.

— Tout ce que tu dis là moi, par, est prévu que je lui réponds n'y a-t-il pas une loi qui permet de faire des écoles dans les campagnes? — Une loi qui permet; voilà la grosse bêtise; ce qu'il faut c'est une loi qui force tout père de famille, tout tuteur, tout chef d'atelier, d'envoyer à l'école, gratuite pour les pauvres, à bon ou à ché pour les gens seulement aisés, les enfans qui sont sous leur garde.

— Oui, mais où prendre l'argent que je te dis, pour faire pareille chose? — Où prendre l'argent? Eh! pardonne dans les comptes sur charge que l'on diminue un brin les dépenses sur chaque chose et on trouvera facilement une centaine de mille louis pour faire des écoles et payer des instituteurs.

(La fin du bavardage insouciant de ces petits gamin sans parole dans le prochain numéro. Voilà assez de sottises pour celui-ci.)

« GENTLEMEN. »

Il est au soir, vers les minuit, des hurlemens affreux se font entendre dans nos rues et tirent de leur repos bon nombre de citoyens qui dorment du sommeil de l'innocence; nous sommes plus attiré par ce bruit fort étrange, mais encore plus épouvantable, nous plus que nos voisins ne savions à quoi l'attribuer. Comme on peut le penser, les conjectures ne firent pas faute. Les uns pensaient que c'étaient au moins cinquante marris qui égorgaient leurs cinquante épouses, ou vice versa; d'autres assuraient que des orangistes et des repêchers s'amusaient à s'étranger fraternellement pour montrer que sur le terre étranger ils n'ont pas oublié les douceurs du pays natal; plusieurs prétendaient que ce ne pouvait être qu'une horde de sauvages inconnus qui profitaient des ombres de la nuit pour envahir la ville, piller, égorger ses habitans, incendier leurs maisons, enfin les traiter comme font les troupes britanniques vis à vis des canadiens; des chinots, des irlandais ou des affligans qui veulent faire leurs affaires tout seuls; mais la majeure partie pensait que quelque bande effrenée de soldats de matelots ou d'autre canaille de cette espèce se livrait à un divertissement favori, c'est-à-dire se rouit mutuellement de coups ou versait le sang de quelque malheureux ubérogis, qui leur aurait versé tout son vin. Mais attiré au lieu d'être paisif, tout le brouhaha, nous pûmes voir que c'était comme souvent beaucoup de bruit pour peu de chose; il s'agissait tout simplement de quelque demi douzaine d'officiers qui, pour une chose ou l'autre, se faisaient à contrecœur entraver en prison par la police. Quand nous vîmes que c'était nous qui nous amusaient nous couler à nous pas, nous retournerâmes nous à rêver à des mesurées, à des meutres et à excès commises les plus d'indignes. Le malin nous échaus pour nous consoler de ce courtain, l'agréable surprise de voir que la police ne fait pas son devoir, sans patitait puisque les délinquants n'ont pas paru devant le magistrat.

CHATEAUX: Il nous resta en dépôt deux chapeaux non réclamés depuis le banquet de la St. Jean Baptiste. Leurs propriétaires peuvent venir les chercher. On nous prie de plus d'annoncer que deux ou trois personnes qui ont échangé de mauvais chapeaux pour des bons nient à ne pas attendre plus long-tems pour réparer leur erreur, qui est connue, assurément.

LITHOGRAPHIE  
Nous accusons réception d'une magnifique Lithographie due au crayon de Mr. Séverin Cizekiski artiste dont beaucoup de personnes se souviennent sans doute pour l'avoir vu exécuter des portraits au daguerréotype, et qui est maintenant établi à Philadelphie. Le morceau que nous a-